

un jour commercé avec les muses. Ses discours étaient secs comme les déserts du Sahara, les fleurs de la littérature et de l'éloquence n'y croissaient pas. Il parlait à bâtons rompus, par soubresauts, avec des faits, des précédents et des souvenirs que son heureuse mémoire lui fournissait comme par enchantement. Il savait fort à propos rappeler à ses adversaires des faits qu'ils croyaient oubliés. Il ne se battait pas comme les guerriers antiques avec des armes bien fourbies d'avance, toute flamboyantes; non, sous ce rapport il ressemblait aux braves enfants de la Verte Erin qui saisissent tout ce qui leur tombe dans la main, un caillou, un bâton et frappent sans pitié: chaque coup portait. Ses paroles retentissaient dans la Chambre comme les coups de marteau sur l'enclume, malheur à ceux qui avaient la tête trop près de lui et les oreilles aussi. Il savait du reste ce qu'il fallait dire pour satisfaire la majorité, qui aimait son éloquence rude, franche, mordante et substantielle.

Les honneurs ne lui ont pas manqué: en Angleterre comme en Canada, on a rendu hommage à ses talents et à ses services publics. En 1868, ayant refusé le titre de *compagnon du Bain*, qu'on lui offrait, lorsque Sir John recevait celui de commandeur, l'Angleterre appréciait favorablement le sentiment d'orgueil bien placé qui l'animait et le créait baronet.

Comme la plupart de nos hommes remarquables, il ne laisse pas de filer pour porter son nom et son titre, mais l'histoire portera loin sa réputation, et la postérité seule pourra dire exactement ce qu'il a été.

Il est mort..... Dans quelques jours on verra paraître sur les eaux du St. Laurent qu'il a chantées, la frégate anglaise qui nous apporte sa dépouille mortelle. Ce sera un jour de deuil national, car, après tout, quelle que soit l'opinion qu'on entretienne sur certains actes politiques de M. Cartier, il n'en est pas moins vrai que sa mort laisse au sein de la nationalité canadienne-française un vide difficile à remplir.

Il est une fleur que ses adversaires ne pourront s'empêcher de jeter sur sa tombe; il est une chose qu'ils ne pourront s'empêcher de dire: s'il a commis des fautes, il n'a point péché du moins par amour de l'argent: il est sorti de la politique moins riche qu'il n'était lorsqu'il y est entré, il est mort presque pauvre. Ajoutons qu'il est mort en chrétien, calme et résigné, au milieu de toutes les consolations et des espérances de la religion. C'est une mort catholique et nationale.

L. O. DAVID.

N. B.—En 1846 il avait épousé Mlle Hortense, fille de feu M. Edouard Raymond Fabre et sœur de Mgr. Fabre et de M. Hector Fabre, notre confrère de *L'Événement*. Il laisse de ce mariage deux filles.

M. Cartier eut d'abord pour associés dans la profession, M. Damien Cartier, son frère, plus tard, M. le juge Berthelot et, dans les dernières années, MM. Pominville et Bétournay.

L. O. D.

AU FIL DE LA PLUME.

Hélas! hélas! me voici voué à l'infamie, à la vindicte populaire par un de mes confrères des Etats-Unis. Heureusement que l'influence du susdit confrère est aujourd'hui cotée à zéro, et ce pour cause bonne et valable.

Dans un moment d'humeur hargneuse, *L'Avenir National* de Troy, N.-Y., m'a pris en grippe et dénoncé à l'indignation des Canadiens des Etats-Unis, en m'accusant de les avoir insultés. Il ne croit rien de mieux à faire, pour en arriver à cette conclusion, que de citer ce passage qu'il extrait d'une de mes dernières correspondances:—“Ce qui est déplorable, c'est la démenche de certains cultivateurs qui laissent des terres fertiles et qui s'acheminent vers les Etats-Unis.

“Pauvres gens, qui croyez faire fortune aux Etats-Unis, avec la sueur, le sang, l'âme de vos enfants, trop tard vous gémez de votre cupidité....”

Là-dessus, le confrère s'emporte, me traite d'infâme, et nous fait un tableau enchanteur de la colonie canadienne de Troy; c'était là, bien sûrement, le but de l'article, et nos amis de Troy doivent être joyeux des coups de *langue* et de plume du rédacteur de *L'Avenir*.

La désignation de certains cultivateurs comporte, comme il est facile de le remarquer, un sens restreint et non général. Si le rédacteur de *L'Avenir National* avait mis en pratique la réflexion qu'il se fait fort de recommander aux autres, s'il s'était donné la peine de comprendre le sens des mots, il ne leur aurait pas fait dire plus qu'ils ne signifiaient en eux-mêmes.

Mais le gentil confrère troyen tenait évidemment à dénaturer ma pensée pour se donner le plaisir innocent de me calomnier devant ses lecteurs. La phrase incriminée, “qui croyez faire fortune aux Etats-Unis avec la sueur, etc.” s'adressant à un certain nombre d'émigrés seulement, n'est donc pas une injure jetée à la face des Canadiens des Etats-Unis en général; pour prétendre ainsi, il fallait posséder une insigne mauvaise foi.

Nul plus que moi n'est jaloux de la gloire du nom canadien aux Etats-Unis; mes compatriotes émigrés le savent et le

comprennent. Mais si c'est toujours un plaisir pour moi de louer ce qui est louable, je comprends qu'il est aussi par fois de mon devoir de blâmer ce qui me paraît blâmable, au risque de faire des mécontents. Sentinelle avancée de l'honneur du nom canadien aux Etats-Unis, les circonstances voulant que ma faible voix se fasse entendre à mes compatriotes des deux pays, il est de mon devoir de faire bien connaître l'état de notre situation, et de mettre en garde ceux de mes frères de la patrie, qui désirent s'expatrier, contre les déboires qu'un grand nombre pourront rencontrer sur la terre étrangère. Et lorsque je vois des cultivateurs laisser des terres fertiles et venir aux Etats-Unis et là, enfermer dans les manufactures des enfants de douze à quinze ans, et les priver ainsi des bienfaits de l'éducation, il m'est permis de censurer la conduite de ces pauvres gens et de m'élever fortement de concert avec le clergé et nos conventions nationales, contre cette immoralité et cette cruauté. Et cela n'en déplaît aux collaborateurs de *L'Avenir National*.

Tenez, confrère, croyez-m'en; flatter, aduler, est un devoir officieux, aisé à remplir, surtout quand on s'adresse aux passions de la foule et qu'on a l'âme un peu rampante; dire la vérité, voilà qui est plus difficile souvent, et qui n'entre pas beaucoup dans les habitudes de certaines gens qu'on voit empressés à se coiffer eux-mêmes du bonnet confectionné exprès pour les mauvaises têtes.

Vous comprenez, n'est-ce pas, confrère? Qu'il en soit ainsi et sans rancune.

..

Les catholiques de Putnam, Conn., viennent de souscrire \$6,335, pour la construction d'un couvent. Les fondations sont, en grande partie, creusées.

La souscription se répartit comme suit :

Bévd. E. J. Vygen.....	\$1,000
Canadiens.....	3,825
Irlandais.....	1,510

Un autre trait qui fait bien voir la générosité exemplaire de cette congrégation, lorsqu'il s'agit des besoins de leur église :

Le 1er février, une quête fut commencée pour faire construire une chaire digne de la belle église Ste. Marie, et le jour de Pâques une magnifique chaire attirait les regards de la congrégation.

Ce bijou d'architecture a coûté \$600.

..

En feuilletant mes communiqués, j'y trouve un lai qui date du XIV siècle et dont je vous fais part; c'est assez joli :

Sur l'appui du monde
Que faut-il qu'on fonde
D'espoir ?
Cette mer profonde,
En débris féconde,
Fait voir
Calme au matin l'onde....
Et l'orage y gronde
Le soir.

..

La législature de l'Etat de New-York vient d'amender la loi en force concernant les pouvoirs des commissaires d'émigration. A l'avenir la taxe qu'aura à payer chaque émigrant, en débarquant à New-York, sera de \$2.50 au lieu de \$2.00 qu'elle était auparavant. L'Etat du Massachusetts a eu le bon esprit d'abolir cette taxe, il y a deux ans.

Différence notable entre la province de Québec et l'Etat de New-York. Dans Québec on taxe le peuple pour faire venir des émigrants, dans New-York on taxe les émigrants.

..

Le *Cosmorama*, tel est le nom d'un nouveau journal publié et rédigé par le professeur George Batchelor, de New-York. L'objet du *Cosmorama* est l'unification de la race française en Amérique et un peu l'annexion, cela va sans dire après le nom de M. Batchelor. Le *Cosmorama* sera publié une fois par mois jusqu'à avis ultérieur.

Nous souhaitons bon succès à ce nouveau confrère, mais non à toutes ses idées.

..

Voici un trait de l'esprit d'entreprise, signe distinctif du caractère américain. La compagnie manufacturière de Bigelow, de Worcester, expose en ce moment à Vienne, un assortiment complet de machineries pour la fabrication des chaussures. Cette compagnie a envoyé, avec les machines, sept ou huit ouvriers et deux agents, avec une quantité de pamphlets écrits en français, en anglais et en allemand, et expliquant le mécanisme de ces machines.

L'espace occupé par ces ouvriers sera décoré du nom de “American Boot & Shoe Manufactory.”

Au moyen de ces différentes machines, on prend le cuir taillé brute, et en sept minutes les ouvriers exhibent aux regards émerveillés de la foule, une chaussure d'un solide et d'un fini supérieur.

FERD. GAGNON.

Diogène, dans son tonneau, avait pour tout meuble une écuelle. Encore, apercevant, un jour, un enfant qui buvait dans le creux de sa main :

—Il m'apprend, dit-il, que je conserve un meuble superflu. Et il cassa son écuelle.

DEVOUEMENT.

Une mère, dit-on, avait un fils unique,
D'une aimable douceur et beauté angélique.
Il était son soutien, sa joie et son bonheur,
Son précieux trésor, tout l'espoir de son cœur.
“De ces esclaves, oh! que je plains la misère,”
Pleurant, dit-il, un jour, à sa très-tendre mère.
“En me sacrifiant je puis les racheter;
Ma mère, laissez-moi, laissez-moi les sauver.”
—“A nul bien d'ici-bas, mon fils, je porte envie;
Mais comment exister sans toi—sans toi, ma vie!”
—“Tous ces infortunés, vous les adopterez;
Pour un unique fils, mille enfans vous aurez.”
Le pressant sur son cœur, elle inonda de larmes
Ce front qu'embellissaient tant de célestes charmes,
—“Je ne puis rien, tu sais, mon fils, le refuser;
A tant de dévouement je n'ose m'opposer.
Va de ces malheureux soulager la misère;
Je leur donne mon fils pour qu'ils aient une mère.”

J. B. C.

East Douglas, Mass., 9 mai 1873.

SIR GEORGE-ETIENNE CARTIER.

LA NOUVELLE DE SA MORT A OTTAWA.

On lit dans le *Courrier d'Ottawa*:
La nouvelle s'est répandue dans les bureaux publics vers deux heures de l'après-midi. Les députés l'apprirent en arrivant à la séance qui s'ouvrit à trois heures. Des groupes silencieux se formèrent aussitôt dans les corridors, les vestibules et sur la place du parlement. On se montrait les pavillons hissés à mi-mât et on échangeait quelques brèves paroles, qui en disaient plus que des volumes. “C'est bien vrai!.....Cartier est mort!” Et les groupes se dispersaient pour aller se reformer ailleurs. Le saisissement était général. Ceux qui ont assisté au spectacle qu'offrait la rue Sparks le matin de l'assassinat de M. McGee, peuvent seuls se l'imaginer.

Les Communes, à l'ouverture de la séance, offraient un coup d'oeil peu ordinaire. Les députés ne paraissaient nullement s'occuper des papiers placés sur leurs pupitres. Un silence parfait. Nulle conversation particulière. Des figures empreintes de tristesse.

Sir John A. Macdonald se leva et lit un télégramme de Sir John Rose, conçu à peu près dans ces termes: “Cartier a eu une attaque; il y a huit jours, depuis lors il n'a fait qu'empirer, et ce matin à 6 heures il est mort tranquillement, son corps sera envoyé en Canada par le steamer du 29.”

Le premier ministre ajoute: “Monsieur le président, je me sens incapable d'en dire plus long,” et il fondit en larmes. Il se remit sur son fauteuil et pleura abondamment, la tête sur l'épaule, la main droite placée sur le siège vide de Sir George.

Vinrent ensuite quelques paroles prononcées par les honorables messieurs Langevin, MacKenzie, Cauchon et Dorion. La brièveté de ces discours et le ton des orateurs disaient éloquemment que les cœurs étaient pleins et que tous débordaient. Depuis dix ans que nous suivons les séances du parlement, nous n'avons pas vu une douleur exprimée aussi fraternellement.

On ne lira pas sans intérêt l'extrait suivant d'une lettre que Sir George écrivait de Londres le 21 mars dernier :

.....
Vous me permettrez d'abord de parler de ma santé. J'ai le plaisir de vous dire qu'elle s'est beaucoup améliorée depuis que vous m'avez vu, et que tous les jours elle va s'améliorant. Mon médecin ici, qui est très habile, est satisfait de mon état. J'espère donc qu'il me sera possible d'être en Canada à la fin d'avril ou dans le commencement de mai. Ce sera une indicible jouissance pour moi de vous serrer de nouveau la main, étant en bonne santé, et de vous remercier en personne, comme je le fais par cette lettre, des ferventes prières que vous avez adressées à Dieu pour ma guérison, lesquelles déjà ont été si efficaces. Je dois vous le dire, l'art a pu être pour quelque chose dans le mieux que j'ai obtenu; mais j'ai la conviction que vos bonnes prières et celles que d'autres bonnes et saintes âmes ont élevées vers le ciel pour moi de tous les points de notre cher Canada, sont la principale cause du mieux que j'ai pris. Je ne puis mieux vous remercier, ainsi que les pieuses personnes qui m'ont montré tant de sympathie, qu'en priant en retour Dieu, de répandre sans cesse sur vous et elles ses bénédictions et toute la félicité que l'on peut obtenir sur cette terre.

Je suis chagrin comme vous des discussions religieuses qui règnent dans le diocèse de Montréal et qui réellement n'ont pas de raison d'être. Ceux qui en sont cause ont assumé une grande responsabilité. Mais, comme vous aussi, j'attends la paix de Rome, et je prie le ciel que mon espoir se réalise.

Je vois par les derniers journaux que Chapeau est Solliciteur-Général. J'en suis bien aise. Il le mérite. J'espère qu'il n'aura pas grand trouble à se faire ré-élire.

J'ai de ce temps-ci la pensée sans cesse tournée vers Ottawa. Je compte que les choses vont bien. J'apprends que *** s'est réuni à l'Opposition. S'il l'a fait, il a commis une grande faute dont il aura peut-être à se repentir avant bien longtemps. J'ai toujours confiance que la Providence veillera sur l'union du parti conservateur dans Québec, et bénira cette union, dont dépendent principalement le bon gouvernement et la prospérité du Canada et de notre bonne province en particulier.

Veillez bien me permettre de me souscrire, comme toujours,

Votre très obt. serviteur
et dévoué ami,

GEO. E. CARTIER.

On lit dans *La Minerve* :

M. Cartier a toujours pris du mieux, paraît-il, jusqu'au 13 de mai, jour où il s'aperçut que ses jambes enflaient de nouveau. Le lendemain cependant il était assez bien pour se rendre à une invitation de Sa Majesté la Reine. Mais il dut bientôt garder le lit. L'hydropisie, qui est une conséquence de la maladie de Bright dont il était affecté, et qui avait pu être domptée pendant quelque temps, recommença et présenta de suite les symptômes les plus menaçants; elle ne tarda pas à gagner la poitrine. Samedi, le 17, l'enflure avait beaucoup augmenté et lui causait de grandes douleurs, qui se calmèrent un peu le lundi. Il est mort paisiblement le mardi, après avoir reçu les derniers sacrements. Lady Cartier et ses filles étaient au chevet de l'illustre mourant.

Le gouvernement anglais, comme dernier hommage à notre